R01284

Newberry Library Chicago

Cour
Wing
Z
45
.18
Sec. 1 b
no. 64

ŒUVRES
DE
VOLTAIRE.

NOUVELLE Édition, avec des Notes et des Observations critiques, par M. PALISSOT, en cinquante-cinq volumes in-8°., *à raison de* 5 *liv. le volume, broché en carton, avec étiquette sur le dos.*

A PARIS,

Chez STOUPE, Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe;

Et SERVIÈRE, Libraire, rue du Foin-Jacques, n°. 30.

PROSPECTUS. (1792.)

C'ÉTAIT une grande et belle entreprise que de rassembler en une collection les ouvrages de cet homme célèbre qui a si long-temps occupé l'Europe de sa gloire. M. de Beaumarchais s'en chargea. La magnificence qu'il était à portée de mettre dans l'exécution, et ce préjugé toujours favorable aux grandes fortunes dans les grandes entreprises, semblaient lui promettre le plus brillant succès; le zèle, vraiment digne d'éloge, dont il paraissait animé pour la mémoire de Voltaire, ajoutait encore à la confiance : mais il ne put

diriger par lui-même une édition qui se faisait trop loin de lui ; il ne fut pas heureux dans le choix des personnes qu'il crut capables d'y veiller, et nous disons à regret que cette collection, annoncée avec tant d'éclat, ne répondit point à l'attente que le public en avait conçue.

On doit être étonné, sans doute, qu'avec un talent distingué pour les spéculations de commerce, M. de Beaumarchais n'ait pas su tirer un meilleur parti d'un dépôt si précieux : mais ce qui peut lui servir d'excuse, c'est qu'à l'époque où il se chargea de ce grand travail, il était difficile qu'il ne se laissât point égarer. On se rappelle l'effet que produisit à Paris le retour inattendu de Voltaire, les acclamations triomphales qui lui furent prodiguées, et le deuil qui suivit bientôt ces derniers jours de sa gloire. Cette époque fut et devait être celle de l'enthousiasme ; il semblait que la Nation se crût obligée de réparer envers ce grand homme, et les longues injustices dont l'éclat de sa vie n'avait pu le garantir, et l'indigne outrage fait à sa cendre par le fanatisme. Alors on recherchait avec avidité, dans les moindres fragmens échappés à sa plume, tout ce qui paraissait conserver quelque empreinte de son génie ; et M. de Beaumarchais se laissa tellement entraîner par cet enthousiasme, dégénéré, si nous l'osons dire, en superstition, qu'il crut devoir publier jusqu'aux lettres que Voltaire avait

écrites à ses gens d'affaires. Il mit à contribution tous ceux qui pouvaient avoir eu quelques relations avec cet illustre écrivain ; il épuisa tous les porte-feuilles, et ne s'apperçut pas que ce triste superflu dont il croyait enrichir sa collection, était, au contraire, le plus sûr moyen de l'appauvrir.

Cependant, pour se concilier tous les suffrages, il n'aurait eu besoin de consulter que le vœu de Voltaire lui-même. Ce grand homme s'était plaint tant de fois de l'indiscrète avidité de ses éditeurs ; il avait exprimé si énergiquement, dans sa lettre à MM. Cramer de Genève, le desir que, dans les recueils de ses Œuvres, l'on n'admît que des ouvrages dignes de lui, qu'il semblerait avoir prévu cette étrange manie de multiplier les volumes aux dépens de sa gloire.

Mais le désordre des matières fit peut-être encore plus de tort à l'édition de M. de Beaumarchais que cette surabondance vicieuse. On vit avec peine, principalement dans les poésies, des ouvrages de la vieillesse de Voltaire confondus avec ceux de sa jeunesse : défaut qui dérobe au lecteur le plaisir d'observer les progrès du génie, les différentes nuances par lesquelles il passe de l'adolescence à la maturité, de la maturité à la décadence, et enfin à la décrépitude. Toutes ces convenances furent négligées par les Éditeurs de Khell ; mais, par un abus plus incroyable, des

ouvrages entiers disparurent dans leur édition, ou furent décomposés de manière qu'on ne peut parvenir à les retrouver qu'avec beaucoup de travail et d'étude : nous n'en citerons qu'un exemple.

Un des plus célèbres ouvrages de Voltaire, et qui lui attira une des premières et des plus violentes persécutions qu'il ait éprouvées, ce sont ses Lettres sur les Anglais, plus connues sous le titre de Lettres philosophiques. Il les composa dans toute la force de son génie, il avait à peine trente-cinq ans ; et l'on ne devine pas ce qui a pu déterminer les Éditeurs de Khell à les disperser par fragmens, et sous une forme alphabétique, dans cette partie de leur collection, à laquelle ils ont donné le nom de *Dictionnaire philophique*. L'effet de cette bizarre dispersion, c'est qu'il faut parcourir plusieurs volumes pour retrouver l'ouvrage, ou plutôt que l'ouvrage n'existe plus ; et c'est dans l'intention de faire ce mélange, et de s'en permettre plusieurs autres du même genre, qu'ils ont remplacé, par le titre peu convenable de *Dictionnaire*, celui de *Questions sur l'Encyclopédie*, que Voltaire avait toujours adopté. Mais de ce bouleversement singulier, il résulte deux inconvéniens très-sensibles ; l'un, d'avoir dénaturé une production célèbre et du meilleur temps de l'Auteur ; l'autre, de l'avoir fondue mal-à-propos dans un ouvrage postérieur de près de trente ans, et qui n'a plus ni le même

ton, ni la même couleur. Ce qui ajoute à cette licence inexcusable un peu de ridicule, c'est que, dans les volumes de la Correspondance de Voltaire, il en est un presque entier où il ne parle que des chagrins que lui causèrent ses Lettres philosophiques; et c'est précisément l'ouvrage que l'on cherche vainement dans l'édition de Khell.

Ainsi, malgré les intentions louables de M. de Beaumarchais, cette édition, il faut en convenir, ne présente qu'une masse indigeste de volumes assemblés sans choix, et dans lesquels il se trouve d'ailleurs beaucoup de pièces qui devaient d'autant moins y être admises, que Voltaire les avait constamment rejetées de toutes ses éditions.

Parmi ces pièces que nous osons appeler de rebut, il en est même que les Éditeurs de Khell ont été forcés de reconnaître pour des pièces supposées : cet aveu ne leur est échappé qu'un peu tard; mais enfin ils l'ont fait à la dernière page de leur dernier volume.

Ils ne parlent, il est vrai, que d'un Roman, intitulé *le Crocheteur borgne* (*a*), et d'une Épître en vers communs et insignifians (c'est ainsi qu'ils la caractérisent eux-mêmes) adressées à Samuel Bernard, sous le nom de Madame de Fontaine-Martel.

(*a*) De leur aveu, ce Roman est d'un Lyonnais, nommé M. de Bordes.

Cette confession, pour être complète, aurait eu besoin de quelques supplémens. A ces ouvrages reconnus comme supposés, ces Messieurs nous permettront bien d'ajouter une autre Epître non moins douteuse, et dont, par bienséance, nous ne citerons que ces vers :

Modérez ce bouillant *courage*,
Et répondez-nous en ami,
Vos pantalons à robe *large*, etc.

A qui persuadera-t-on que l'oreille exercée de Voltaire ait jamais pu se familiariser avec des rimes telles que *large* et *courage* ?

D'autres exemples pourraient multiplier les soupçons, mais une réflexion nous arrête. Eh quoi ! la fécondité de Voltaire n'a pu suffire aux Éditeurs de Khell ! Près de cent volumes *in*-12 étaient-ils donc, à leur avis, un appui si nécessaire à la gloire de cet illustre écrivain ? il en jugeait bien différemment, lui qui, dans le dialogue de Pégase et du Vieillard, avait dit avec tant de sagesse, et peut-être en s'accusant de trop d'abondance :

On ne va point, mon fils, fût-on sûr toi monté,
Avec ce gros bagage, à la postérité.

Au lieu de recevoir de toutes mains, et d'accueillir avec complaisance toutes les pièces qu'on lui offrait pour grossir sa collection, si M. de

Beaumarchais se fût montré moins facile ; si le grand nombre de ces pièces, et le préjugé que donnait contre elles l'indifférence de Voltaire, qui n'avoit jamais daigné les avouer, lui eussent inspiré une juste défiance ; s'il eût pris enfin la peine de les lire avec une attention d'autant plus sévère que ce préjugé même lui en imposait l'obligation, nous ne doutons pas qu'il n'en eût rejeté la plus grande partie : mais, comme nous l'avons observé, tout se faisait loin de ses yeux. S'il eût été à portée de veiller personnellement à cette collection précieuse, et de donner quelques soins à la pureté du texte, quel travail ingrat il nous aurait épargné ! Eût-il souffert d'ailleurs cette foule d'inutiles avant-propos, de variantes sans aucun mérite, de doubles emplois, qui surchargent son édition ? Les tragédies d'Artémire et de Mariamne, d'Ériphile et de Sémiramis, d'Adélaïde du Guesclin et du duc de Foix, ne sont-elles pas évidemment les mêmes pièces sous des titres différens ? Voltaire s'était-il permis ces doubles emplois ? Avait-il livré à ceux de ses éditeurs qu'il honorait le plus de sa confiance (à MM. Cramer), ses anciens brouillons, pour qu'ils y recueillissent, en sept ou huit mille vers, les essais encore informes, qui s'étaient d'abord présentés à sa pensée, et qu'il sacrifiait ensuite à un travail plus parfait, plus digne de lui ?

Voltaire aurait-il permis qu'on imprimât, en

trois gros volumes, ses remarques sur Corneille, détachées du texte de Corneille ?

Aurait-il imaginé de faire entrer dans sa collection de tristes amusemens de société, de mauvais opéra-comiques, tels que le Baron d'Otrante, dont personne n'avait entendu parler ; tels que les Deux Tonneaux, non moins inconnus ; tels enfin que ce divertissement, non moins insipide, intitulé l'*Hôte* et l'*Hôtesse*, exécuté à Brunoi, par ordre de M. Cromot ? Eût-il permis, sur-tout, que l'on publiât les lettres où il parle à ce M. Cromot de son profond respect, de l'envie qu'il a de lui plaire, et du bonheur d'être en quelque relation avec un homme de son mérite ? Qui se doutait que l'auteur de Mahomet et d'Alzire se fût abaissé à de pareilles adulations ? Est-ce donc le même homme qui reprochait durement à Corneille les formules trop humbles de ses dédicaces ?

Comment les associés de M. de Beaumarchais ont-ils laissé défigurer le texte, soit par des omissions auxquelles il est impossible de suppléer sans consulter d'autres éditions qu'on peut ne pas avoir sous la main, soit par des fautes d'impression sans nombre, et qui n'attestent que trop qu'un monument aussi précieux ne devait pas être abandonné à des presses étrangères ? Il est vrai que M. de Beaumarchais a tâché d'en indiquer la plus grande partie dans un vaste *Errata*, placé très-

incommodément à la fin de son dernier volume : mais cet *Errata* est encore très-incomplet (*a*), et nous n'exagérons pas en disant que notre édition deviendra, pour ceux même qui ont acheté la sienne, un supplément nécessaire.

D'autres incorrections, non moins graves, ont dû prouver à M. de Beaumarchais l'inexactitude de ses presses allemandes. On sait que, par un abus de liberté que nous n'approuvons pas, Voltaire se permettait quelquefois de déroger à la sévérité

(*a*) Entre une foule d'exemples, nous n'en citerons que deux pour en donner une idée. Dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations* (tome III), on parle d'un accès de frénésie de Charles VI. On ajoute que Valentine de Milan, femme du duc d'Orléans, frère de ce prince, fut accusée de cet accident ; immédiatement après on lit : *Ce qui prouve seulement que les Italiens en savoient plus qu'eux.* L'énigme est impossible à deviner, parce qu'il manque dans le texte une ligne entière qu'on ne retrouve point dans l'*Errata*. Dans le volume suivant, on lit que François Ier voulut établir en France la *religion romaine* : ce qui n'est pas moins inintelligible, et ce qui ne se trouve pas plus corrigé dans l'*Errata*.

Les poésies ne sont pas exemptes de ces fautes. On verra avec surprise, dans un des chants de la Pucelle, une lacune de plusieurs vers, d'autant plus remarquable, qu'elle est en contradiction avec l'argument placé à la tête de ce même chant. Cette lacune, qu'il est si étrange qu'on n'ait pas aperçue, et qui rompt d'une manière sensible le fil des événemens, ne sera remplie que dans notre édition. Le poëme de la Guerre de Genève est encore plus maltraité ; il y manque souvent des passages entiers. Il faut convenir que de pareilles négligences ne peuvent être rachetées par les caractères de Baskerville, et que la confiance de M. de Beaumarchais a été cruellement trompée !

des règles, même dans des ouvrages où cette sévérité est de rigueur. Qu'il ait hasardé, de loin en loin, quelques rimes insuffisantes, jusque dans ses tragédies, les lecteurs instruits remarquaient à peine ces licences rachetées par tant de beautés : mais on ne croira jamais, sur la foi de l'édition de Khell, que Voltaire ait pu se permettre, en aucun temps, des rimes du Pont-neuf, des rimes que le cocher de M. de Vertamon eût désavouées étant à jeun (*a*). Si pourtant il était avéré que ces malheureuses rimes se fussent déja glissées dans quelques éditions antérieures, des oreilles françaises se seraient apperçues bien vîte qu'elles ne pouvaient être que des fautes d'impression, essentielles à corriger.

Quoique nous n'ayions pas à beaucoup près tout dit (*b*), nous nous étendrons peu, dans la crainte de fatiguer le public, sur l'abus qu'on a fait de la correspondance de Voltaire, en publiant des lettres qu'il avait évidemment condamnées à

(*a*) Telles que *releve* et *observe*, *algarade* et *garde*, etc. etc.

(*b*) Nous pourrions encore citer un ouvrage intitulé *des Singularités de la Nature*, dont plusieurs chapitres ont été si ridiculement transposés, qu'au lieu d'être placés à leur rang dans le trente-neuvième volume, ils se trouvent portés au cinquantième; c'est à-dire, à onze volumes de distance de l'ouvrage dont ils font partie. Nous demandons à nos lecteurs s'ils connaissent quelque autre édition déshonorée par de pareilles négligences. N'est-il pas un peu étrange qu'elles aient été réservées à une édition de Voltaire, si l'on se rappelle surtout avec quel faste elle avait été annoncée?

l'oubli, et qui détruiraient l'idée qu'on doit avoir de son caractère moral, si l'on était assez injuste pour le juger d'après ces élans rapides d'une ame passionnée. Ceux qui l'ont bien connu n'ignorent pas combien il était facile d'exciter dans cette ame ardente des premiers mouvemens qu'il se reprochait ensuite avec amertume. Des amis, vraiment dignes de sa confiance, n'auraient pas ainsi trafiqué de ses secrets, et révélé des faiblesses que leur premier devoir eût été de cacher.

En écartant de cette correspondance une foule de lettres purement oiseuses, en élaguant tout ce qui n'est que redite (et personne n'ignore combien, dans ses dernières années, Voltaire était sujet à se répéter); en sacrifiant enfin tout ce que l'intérêt de sa gloire, ou même un sentiment de bienséance, ordonnaient de supprimer, on en eût fait un recueil de choix qui pouvait honorer le goût de ses Éditeurs, et présenter un des plus beaux modèles du style épistolaire. C'est du moins ce que nous avons tenté, autant que la triste surabondance des Éditeurs de Khell a pu nous le permettre; et nous osons croire que cette correspondance, réduite à beaucoup moins d'espace, mais enrichie de notes curieuses et d'anecdotes piquantes, ne sera pas la partie la moins recherchée et la moins agréable de notre collection.

Nous nous félicitons d'être arrivés à une époque de liberté qui nous permet de faire à Paris ce que

sans doute M. de Beaumarchais eût fait lui-même dans des circonstances aussi favorables. Loin d'être injustes envers lui, nous reconnoissons que nous ne devons nos principaux avantages qu'au changement heureux qui s'est fait dans la chose publique : mais ces avantages sont incalculables. C'en est un très-grand, par exemple, et qui nous paraît un gage infaillible de succès, que de pouvoir annoncer notre édition comme la première édition complète de Voltaire qui se soit faite à Paris : et véritablement ce n'était que dans la ville des arts et des lettres, et sous les auspices de la Liberté, qu'elle pouvait s'exécuter convenablement.

Notre fortune ne nous permet pas de lutter de magnificence avec M. de Beaumarchais ; mais nous osons promettre le texte le plus pur. Nous avons cédé au vœu public, qui semblait desirer quelques remarques de goût, principalement sur les pièces de théâtre et sur la partie la plus classique des ouvrages de Voltaire. Nous avons tâché de rendre ces notes utiles, sans oublier qu'elles ne sont faites que pour orner le texte, et non pour le surcharger.

Autant nous avons cru devoir, par respect pour sa mémoire, écarter de sa collection les superfluités puériles, les lettres oiseuses, les morceaux douteux, autant nous serons fidèles à conserver en entier le dépôt de ses ouvrages. On ne nous prêtera

ni l'absurde intention de le corriger, ni l'intention plus extravagante encore de le mutiler.

Que dans une édition de collége, faite pour la jeunesse et l'inexpérience, on se permette d'altérer son texte, en croyant l'épurer, on peut le tenter à ses risques : mais ce n'est point une édition de collége, c'est une édition complète, c'est, en un mot, Voltaire tel qu'il était, et tel qu'il appartient à la postérité, que nous présentons au public. Ce serait un vrai délire que de vouloir, même sous prétexte d'intentions pieuses, dénaturer son caractère. On ne doit dissimuler ni sa haine pour le fanatisme, ni son profond mépris pour la superstition et pour les vaines disputes de la théologie. Il jouit du privilège des morts : on ne s'informe pas si Platon ou Cicéron ont été dévots, mais s'ils ont agrandi la sphère des idées humaines.

On sait assez que dans les nombreux ouvrages de cet écrivain célèbre, il en est du goût le plus exquis ; que d'autres, sans avoir le même degré de mérite, portent toujours l'empreinte d'un talent très-rare ; qu'enfin il en est d'inférieurs, mais dont l'infériorité n'est sensible qu'en le comparant à lui-même, et qui ne seraient pas sans éclat dans une succession moins brillante : telles sont toutes ses tragédies depuis Tancrède. Quelques personnes nous invitaient à les supprimer, et véritablement il en coûterait peu à

sa gloire : persuadés cependant que ce n'est point à nous de devancer l'opinion publique, et qu'une circonspection modeste est une loi de bienséance dont la critique ne peut se dispenser envers un grand homme, nous nous sommes bien gardés de nous arroger un droit qui ne peut appartenir qu'à la postérité. Nous avons même conservé toutes ses comédies, quoique dans ce genre il soit descendu au-dessous de lui-même, beaucoup plus que dans ses plus faibles tragédies.

De soixante-dix volumes *in*-8°. qui composent la collection de Khell, nous n'en formerons que cinquante-cinq, même en y comprenant tout notre travail, qu'il ne nous appartient pas de faire valoir, mais auquel nous avons donné tous les soins que nous imposoit le grand nom de l'auteur, et le desir de l'apprécier avec impartialité. Ce qu'il peut nous être permis de dire, c'est que nous avons fait long-temps de ses ouvrages une de nos principales études, et que nous avons été à portée de l'observer lui-même d'assez près, pour nous flatter de l'avoir bien connu.

En nous bornant à ce qu'il a fait de vraiment digne de lui, nous eussions pu nous réduire à moins de volumes, mieux servir sa gloire, et notre édition n'en eût été que plus riche : mais dans la crainte d'être accusés, quoique très-injustement, ou de présomption ou d'irrévérence, nous avons

souvent fait violence à notre propre opinion ; et tout en blâmant l'indigente superfluité de l'édition de Khell, telle est l'influence d'un premier abus, que cédant nous-mêmes à la contagion de l'exemple, nous avons passé, quoiqu'à regret, les limites que nous comptions nous prescrire (*a*).

(*a*) Nous nous proposions de donner, au plus, quarante volumes, dans lesquels, sans doute, tout n'eût pas été d'un mérite égal, mais où nous n'eussions rien admis qui fût indigne de Voltaire. Eh ! quel est, depuis l'origine des Lettres, l'homme qui ait pu fonder sa réputation sur une base de cette étendue ! Ce prodige (car c'en est un), était réservé à notre siècle.

AVIS IMPORTANT,

RELATIF

A LA HENRIADE.

Nous croyons devoir prévenir le public que les notes sur la Henriade, et le discours qui la précède, sont, en grande partie, les mêmes qui avaient paru dans une édition que nous fîmes de ce poëme en 1784. Nous avons commencé celle-ci à la fin de 1791, et les circonstances, déja bien changées alors, ont fait place depuis à un nouvel ordre de choses, qui peut avoir plus ou moins d'influence sur la destinée de cet ouvrage.

Ce poëme, jusqu'ici notre seul poëme épique, doit nécessairement perdre de son prix aux yeux des Français désabusés des rois, et d'autant plus attachés à la liberté qu'ils ont conquise, qu'un joug tyrannique avait pesé plus long-temps sur eux. Voltaire à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir contribué, plus qu'aucun autre de nos écrivains, aux progrès de la raison, n'avait cependant pu prévoir ni la rapidité de leur influence, ni cet ascendant souverain que prendrait tout-à-coup, sur les idées publiques, la philosophie qu'il avait rendue populaire. Quoique depuis sa mort, jusqu'aux grands évènemens qui

ont changé la face de la France, il ne dût s'écouler qu'un intervalle de quelques années : cet avenir, si prochain, n'en était pas moins caché pour lui. Et si dans la maturité de son âge, éclairé par sa longue expérience, et se livrant aux conjectures les plus hardies, il n'eût osé prévoir cette révolution soudaine dont lui-même pourtant avait préparé le succès, on conçoit combien il était loin de la croire possible, lorsqu'au printemps de sa vie, et sous les verroux de la Bastille, il méditait le plan de la Henriade.

Il choisit pour le héros de ce poëme, celui de nos rois, qui, placé par sa naissance le plus loin du trône, et d'ailleurs formé à l'école du malheur, paraissait avoir le moins abusé de sa puissance. En effet, aujourd'hui même, les Français élevés à la dignité d'hommes libres, et assez grands désormais pour juger avec impartialité les rois même qu'ils ont proscrits, ne placeront jamais dans la même classe Henri IV et Louis XI. Brutus put immoler César, sans lui faire l'injure de le confondre avec Tarquin; et le nom de Titus sera prononcé par les républicains les plus austères, avec plus de bienveillance que ceux des Caligula et des Néron.

Ce ne sont donc pas les louanges données à Henri IV, dans le poëme de Voltaire, qui indisposeront les Français. Nos modèles en liberté, les Grecs et les Romains, à qui le nom

de roi n'était pas moins odieux qu'à nous, accueillirent cependant avec enthousiasme les poëmes d'Homère, qui n'avait chanté que des rois ; et les théâtres d'Athènes ne repoussèrent pas les chefs-d'œuvre des Euripide et des Sophocle. Ces fiers républicains savaient trop que, lorsqu'on a goûté une fois le nectar de la liberté, il n'est point de mortel assez lâche pour regretter la coupe amère de la servitude.

Mais ce qui plaira toujours à la nation dans la Henriade, ce sont les sentimens d'humanité qu'elle respire. C'est par ce poëme que Voltaire, fidèle à la mission qu'il avait reçue de la nature, commença cette longue guerre, qu'il ne cessa de livrer pendant toute sa vie aux préjugés religieux, à l'intolérance, au fanatisme ; c'est là qu'il peignit, en traits immortels, cette journée à jamais exécrable, où l'on vit un prince assassin, couvert du sang des Français, réunir en lui, par une monstrueuse alliance, les noms de monarque et de bourreau : journée que la proscription des rois peut à peine expier, et qui suffirait seule pour dévouer leur mémoire à un éternel opprobre.

C'est à l'école de Voltaire, que le jeune auteur de la tragédie de Charles IX, fit, avant la révolution, cette pièce, qui fut elle-même une révolution sur tous les théâtres de la France ; cette pièce que la patrie ne pourrait oublier sans ingratitude,

et qui servit si éminemment la liberté, dans un temps où les despotes étaient encore tout puissans. Jamais la superstition ne se rappellera sans terreur l'effet que produisit, sur la nation assemblée, cette scène fortement tragique, dans laquelle l'auteur osa représenter un prêtre, tel qu'il en existait alors un grand nombre, et tel que de nos jours il s'en est reproduit dans la Vendée, un prêtre commandant le meurtre au nom du ciel, et bénissant d'une main sacrilége les poignards du fanatisme. Nous le répétons, c'est à l'école de Voltaire que devaient se former de pareils élèves; lui seul avait donné l'exemple d'agrandir ainsi l'art du théâtre, et d'en faire un des plus puissans moyens de l'instruction publique.

Ce n'est pas que, dans le grand mouvement qui agite maintenant tous les esprits, et qui paraît s'étendre jusque sur les réputations, il ne se trouve encore quelques détracteurs de Voltaire, assez injustes pour mettre en question si ce grand homme fut véritablement inspiré par l'amour de la liberté; il en est même qui l'accusent ouvertement de s'être montré favorable au despotisme, lui qui détrôna tous les préjugés! lui qui, devancé dans l'art de la tragédie par les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille, osa ce que leur génie n'avait point osé, et qui, sur la scène encore esclave, fit entendre le premier les accens républicains des deux Brutus!

lui enfin qui, pendant soixante ans, combattit pour la raison contre le fanatisme des prêtres, et contre l'aristocratie, plus redoutable encore, des parlemens !

Il est vrai cependant (et nous ne prétendons pas le dissimuler) qu'en déclarant une guerre ouverte à ces deux puissances, il crut devoir quelques sacrifices à sa sûreté personnelle. Sans doute il rechercha l'amitié de quelques-uns de ces prétendus grands, qui faisaient alors les destins de la France; il caressa même l'orgueil de quelques despotes, qu'il savait enchaîner avec des liens de fleurs, tandis que, d'une main hardie, il sapait les principaux fondemens de leur autorité. Et qui oserait lui faire un crime de cette prudence? Non-seulement il n'avait que ce moyen d'échapper au glaive, mais un motif plus noble lui prescrivait encore ces ménagemens. Le crédit que cette conduite le mettait à portée de conserver, il l'employait à secourir une foule d'infortunés, devenus célèbres par ses bienfaits, et à qui sa renommée servait, en quelque sorte, d'asyle contre la persécution.

Mais s'il employa souvent d'une manière si respectable, ce don de plaire que lui avait prodigué la nature; s'il daigna se plier à quelques formules d'adulation, autorisées par l'usage, et qu'on ne distinguait point alors de la politesse; enfin, s'il crut devoir quelques hommages à la

beauté, ou même au crédit et à la faveur de quelques idoles des cours, est-ce donc par ces tributs qu'il payait à la société, qu'on doit juger cette ame fière et indépendante ? C'est lorsqu'il parle au genre humain, c'est dans ses ouvrages philosophiques qu'on saisira le vrai caractère de son génie. Eh ! quel homme accoutuma l'oreille des grands à des vérités plus hardies ? qui leur fit mieux sentir le néant de leur grandeur, et la puérile et ridicule arrogance de de ces titres dont se nourrissait leur orgueil (a) ? Ses ouvrages sont trop généralement connus pour nous permettre d'accumuler les citations ; mais que ceux qui ont voulu jeter sur lui des soupçons d'aristocratie, se rappellent seulement ces vers :

On ne voit point ici la Grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté,
Un ruban que la Vanité
A tissu de sa main brillante ;
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste Pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

(a) Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être, et hausser leurs bassesse.

VOLT. *Discours de l'inégalité des conditions.*

Gardons-nous d'imiter le fleuve ingrat envers sa source ; et soyons assez justes pour convenir que, si quelques hommes de génie ont mérité l'honneur d'être comptés parmi les précurseurs de la révolution, il n'en est aucun qui ait eu plus d'influence sur elle que Voltaire : c'est lui qui, par soixante années de travaux, de persécutions et de gloire, avait préparé toutes les voies, ouvert toutes les avenues de la liberté; et quel que soit le degré d'estime que l'on accorde à ses successeurs (*a*), ils n'ont fait que suivre, plus ou moins heureusement, la route que son courage leur avait tracée.

(*a*) Celui de ses contemporains, par exemple, qui s'est acquis le plus de gloire, et dont la réputation, sous quelques rapports, est devenue rivale de la sienne, l'éloquent Rousseau, ne composa cependant son *Émile* et le *Contrat social* que lorsque Voltaire, déja vieux, eut accoutumé le public aux vérités hardies; et sans l'impulsion puissante que ce grand homme avait donnée, depuis long-temps, à la liberté de penser, qui sait si ce même Rousseau, si Helvétius, et tant d'autres philosophes qui s'honoraient tous de le reconnaître pour leur chef, eussent osé ce qu'ils ont osé ?

FIN.